

UNIVERSITÉ DE LIÈGE
Département des Sciences Historiques

Liber amicorum Francis Balace

Francis Balace et la "nouvelle vague" de l'école
belge du documentaire télévisé

Jocelyn Grégoire
Année académique 2009-2010

Il n'est sans doute pas courant de commencer un article comme celui-ci par le récit d'un souvenir personnel, mais il révèle toute l'importance du Professeur Balace dans mon parcours et surtout dans la transmission du savoir historique pour le plus grand nombre.

Au début des années 80, jeune étudiant du secondaire, très marqué dans son enfance par les programmes historiques de la RTB produits par l'équipe gravitant autour de Jacques Cogniaux, je choisis pour mes dernières années « l'option histoire », une orientation alors peu valorisée. Notre professeur, un « missionnaire pur et dur » de la branche très friand de nouveauté, nous recommande fermement de regarder chaque semaine *Risquons tous*, un jeu né pour le cent-cinquantième de la Belgique qui connaît alors une belle carrière. Simple « Quiz show » un peu poussif, il est éclairé par de courtes séquences d'archives et surtout par la présence d'un historien qui crève l'écran. Jusque-là conseiller historique peu connu du grand public à part peut-être chez les plus âgés par sa participation en 1977-1978 en radio aux *Grands dossiers*, ce juge et au besoin narrateur plein d'humour acquiert grâce à la télévision une notoriété populaire que ses travaux historiques auraient mis beaucoup plus longtemps à lui faire obtenir.

Il est certain qu'il fut à l'origine de mon choix universitaire et que pour beaucoup il popularisa pendant une vingtaine d'années les avancées de la recherche sur l'histoire contemporaine belge. Mais il ne fut pas seul et représente certainement le plus « spectaculaire » de ces historiens qui émergent peu à peu dans les années soixante et triomphent dans les deux décennies suivantes.

Lors de la défense de ma thèse, l'un des membres du jury, s'est étonné mi-caustique mi-amusé, que j'avais très longuement mis en évidence l'importance dans l'historiographie du temps de cette génération dont il faisait partie, mais que curieusement, presque jamais je ne nommais l'un de ses membres les plus éminents.

En plus de l'hommage à mon Maître, ce cours article tente donc de répondre à cet étonnement en se penchant particulièrement sur la carrière du professeur Balace dans les médias, replacée dans le cadre plus large de l'émergence d'une « nouvelle vague » historique dans notre pays.

Le documentaire historique est toujours présent à la télévision belge. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce goût de la RTB pour l'histoire. D'abord l'existence depuis les années vingt en Belgique d'une tradition du documentaire à destination du cinéma. Ensuite, les circonstances de la création d'une télévision qui concentre des talents frondeurs à qui on laisse une presque totale liberté. Ils ont le goût de l'histoire contemporaine spectaculaire, essentiellement de la période 1914-1950, mais ils doivent aussi inventer par manque d'argent des formes nouvelles de documentaires télévisés. Enfin, la rencontre entre une télévision et un public frustré d'histoire contemporaine par un système scolaire des années soixante où l'histoire se termine en catastrophe au sens propre comme au sens figuré par l'invasion du pays en 1914.

En Belgique francophone, l'histoire scientifique est très rapidement servie par la télévision. Avant même la fresque du *Journal de la Grande guerre*, des historiens professionnels apparaissent dans quelques programmes mais comme invités. Si aux origines du *Journal de la Grande guerre*, l'équipe traditionnelle journaliste-réalisateur prend en charge la création et le contrôle de la qualité des programmes, à partir de 1966 se constitue un noyau de conseillers composé d'historiens ou assimilés spécialistes de l'histoire contemporaine. Ils viennent de l'Université libre de Bruxelles comme Jean Stengers, Georges Goriely et Jacques Willequet ou de l'École Royale Militaire comme Henri Bernard et Jean-Léon Charles. Ils forment pour quelques années, l'équipe scientifique de référence de la RTB.

Ce choix n'est pas surprenant, l'École militaire et ses deux professeurs « spectaculaires » arrivent à la télévision à un moment où se multiplient des programmes où l'histoire militaire prend beaucoup de place. Cette présence n'apporte certainement pas de révolution dans l'historiographie belge même s'ils vont expliquer les guerres à un public très friand de ce genre d'information, au moment même où se multiplient les livres plus ou moins sérieux sur le conflit mondial, souvent à destination des adolescents. Le choix de l'ULB comme université partenaire n'est pas non plus surprenant. En effet, le réalisateur de télévision qui doit trouver rapidement un historien référant puise naturellement dans son environnement intellectuel. Or, la RTB est avant tout à l'époque une télévision bruxelloise et beaucoup de ses journalistes ont au moins commencé des études dans l'université locale. Il ne faut donc pas voir plus loin les raisons de ce choix qui aura pourtant une influence certaine dans la manière d'envisager l'histoire contemporaine.

A la lumière de l'expérience du *Journal de la Grande guerre*, la Belgique développe donc une spécialité : le « documentaire historique à la belge » qu'elle va théoriser en 1967 dans une conférence professionnelle intitulée *Télévision et histoire*. Elle réunit réalisateurs, journalistes et historiens dont Jean Stengers (ULB), Raymond Rifflet (Centre universitaire d'Anvers), Henri Bernard (ERM), Georges Goriely (ULB) et Van Swieten (Centre universitaire de Mons). Ceux-ci font partie de la première génération « d'historiens télévisés » mais semblent, à l'exception de Jean Stengers, maîtriser assez mal un média qui ne leur en demande pas tant. A l'époque, la télévision se suffit à elle-même pour assurer l'intérêt du spectateur.

Cette conférence est très intéressante car elle jalonne pour trente ans toute la production maison et permet par la même occasion l'arrivée de nouveaux historiens et de leurs préoccupations nouvelles à l'antenne : étude des années 1930-1945, priorité à la Belgique en propre ou à travers l'histoire de ses puissants voisins, intérêt pour des sujets assez spectaculaires ou qui touchent encore le spectateur, collaboration sous formes diverses avec les universités et les centres de recherche de la mise en images de leurs travaux à l'apparition du professeur sur les écrans, mise au point d'une forme classique de montage pourtant dramatisée.

Sans surprise, l'essentiel du problème de l'histoire à la télévision est qu'elle se cherche entre histoire et journalisme. Chaque émission tend plus vers l'un ou l'autre selon l'usage que son réalisateur fait des archives, des spécialistes, de la bibliographie et des méthodes de la critique. Pourtant, la Conférence professionnelle *Télévision et histoire* de 1967 s'est aussi penchée sur la question de la collaboration entre historien et journaliste et sur la question du présentateur comme médiateur entre le document et le spectateur. Malheureusement, ces bonnes intentions n'aboutissent pas à la création organique d'une véritable équipe histoire à la RTB. Dans ce cadre déterminé, c'est toujours le goût de certains réalisateurs et journalistes pour l'histoire qui va les amener à réaliser des programmes historiques. De plus, la promotion d'un bon nombre d'entre eux les éloignera de la production.

Dans les années septante, c'est la seconde guerre mondiale qui devient l'inspiratrice de nombreux programmes. Mais le caractère particulier du conflit qui dépasse les simples opérations militaires pour entrer dans des considérations plus politiques, oblige la télévision à chatouiller d'autres thématiques plus délicates et encore sensibles comme l'attitude du gouvernement et du Roi, la collaboration et la place de la Belgique dans la guerre. Or, c'est à ce moment qu'apparaissent des historiens et centres d'étude qui ont aussi ces thèmes pour principaux objets de recherche : José Gotovitch, le Centre d'étude et de recherche historique sur la seconde guerre mondiale et les historiens qui gravitent autour de lui comme Francis Balace. Pendant vingt-cinq ans, ils vont être au cœur de la collaboration histoire scientifique – télévision et poussent doucement l'Ecole militaire vers la porte, peut-être simplement parce qu'à ce moment, à part l'exception de la résistance, militairement parlant, tout est dit sur la seconde guerre en Belgique.

Cette deuxième génération « d'historiens télévisés » sera l'héritière des pionniers. Elle sera confrontée à la persistance du questionnement sur la place de l'histoire scientifique dans le nouveau média mais devra également gérer la question de la visibilité de l'historien, de sa place dans le processus de création mais aussi celle du vedettariat.

Si Francis Balace est très proche du Centre de la seconde guerre mondiale et de José Gotovitch avec lequel il participe dans les années 70-80 en radio aux *Grands dossiers*¹ de Georges Wielemans, il doit essentiellement son entrée en télévision aux jeux produits par le centre de Charleroi ou des débats de plus en plus nombreux dans la seconde moitié des années septante comme *Etre patriote* dans la série *Vingt-tième siècle*²

Il vit par la même occasion une « mutation » de sa spécialité historique comme quelques-uns de ces historiens amis de la deuxième génération qui vont abandonner leurs premières recherches pour se consacrer à l'histoire contemporaine nationale. Jean Stengers est à l'origine un médiéviste qui migre vers l'histoire du Congo puis vers l'histoire contemporaine de Belgique. Francis Balace lui est à l'origine un spécialiste de l'histoire belgo-américaine au 19^{ème} siècle ce qui d'ailleurs influence *Charles Rogier : du tribun à l'homme d'Etat*³ l'un de ses premiers programmes télévisés,

dont il assure le scénario et la présentation. Mais ce n'est que transitoire car cette émission est vite oubliée au profit de sa participation aux grandes séries postérieures. Ceci-dit, cette situation n'est pourtant pas surprenante car la télévision est très cruelle avec les époques sans documents filmés, qui représentent la portion congrue du genre.

Contrairement à la génération précédente, la collaboration des historiens de cette génération à la télévision prend une forme un peu particulière. Si les publications des historiens référents et leurs conseils, qui vont jusqu'à la rédaction de scénarios complets, sont au cœur des programmes, leur présence à l'antenne est au début relativement discrète comme pour les programmes *Les Belges dans la victoire (44-84)*⁴ ou *Souvenir belges de la Guerre d'Espagne*⁵. C'est souvent le journaliste ou le réalisateur qui présente à l'antenne les textes de l'historien, lui-même utilisé en pastilles illustratives. José Gotovitch est par exemple la cheville ouvrière des *Télé mémoires* et des premiers *Grands dossiers* mais personne ne le sait en dehors des historiens professionnels. Le public ne connaît que les présentateurs Henri-François Van Aal ou Georges Wielemans. Francis Balace quant à lui prépare les dossiers de *Risquons tout*⁶ et à l'occasion coache le présentateur en titre. Ce partage des tâches semble avoir bien fonctionné car chacun y trouve son compte. Le journaliste produit une émission de bonne qualité peu susceptible d'être descendue en flammes par le milieu scientifique qui est à l'origine des scénarios, tout en étant souvent protégé des critiques de la presse par l'aura de l'argument d'autorité. L'historien, outre la pige souvent bienvenue en début de carrière, acquiert la notoriété d'un média qui fait les vedettes. D'ailleurs, les historiens belges à la mode dans les années quatre-vingts et nonante ont presque tous été forgés par la télévision des années septante.

On touche ici une des raisons fondamentales du succès de ces historiens. Ils ont certes les mêmes qualités scientifiques que les « historiens télévisés » de la première génération ou que leurs collègues qui ne viennent pas à l'antenne, mais ils sont servis par un indéniable charisme qui peut d'ailleurs prendre des formes totalement différentes et parfois mélangées : création de l'image originale du professeur « nouvelle vague » entre rigueur sévère à l'ancienne et ouverture d'esprit, rigueur historique et arguments clairs mais explications badines, ouverture à des sujets spectaculaires ou nouveaux, goût pour la polémique et propension à mettre le fer dans la plaie des rares tabous de l'histoire belge, soumission aux impératifs techniques de la télévision de gens à l'aise devant la caméra, ouverture à des formes historiques originales comme les jeux ou les commentaires d'actualités, centres d'intérêts variés et grande culture générale dépassant souvent largement le cadre de l'histoire, très grande disponibilité pour parler de tout mais très vite. Bref, ils sont une bénédiction pour des journalistes qui doivent travailler dans l'urgence et qui peuvent souvent, en étant sûr d'avoir un bon programme, leur laisser une bonne part de l'initiative.

Ceci dit, le charisme de ces historiens peut parfois se retourner contre eux. En effet, leur humour quelque peu sarcastique passe parfois mal et suscite des réactions épistolaires parfois violentes de certains spectateurs, entraîne quelques polémiques ou même parfois le report de certains programmes comme la première mouture de *Léon Degrelle. Face et revers*.

Cette génération d'historiens connaît son âge d'or dans les années quatre-vingts - nonante comme pierre angulaire de la partie « scientifique – débat – historiens référents » des séries sur la seconde guerre qui émaillent l'histoire de la RTBF à ce moment : *L'Ordre nouveau*⁷, *La Collaboration*⁸, *Degrelle. Face et revers*⁹, *Jours de guerre*¹⁰ et finalement à trois programmes des *Années belges* en 1996-1997.

Jours de guerre est certainement l'émission radio-télévisée où le Professeur Balace est le plus présent. Si la série résume parfaitement l'apport de la télévision à l'histoire générale en synthétisant tous les courants qui ont traversé l'historiographie télévisée belge depuis les années cinquante, trois éléments tangibles restent de l'opération. D'abord, les émissions elles-mêmes qu'on retrouve dans les vidéothèques des amateurs d'histoire contemporaine, écoles et centres de recherche. Ensuite, une publication dirigée par Francis Balace qui, en plus du reflet et du prolongement des émissions, est l'occasion pour le public souscripteur de lire des articles rédigés par des historiens qui gravitent essentiellement autour du Centre d'étude et de recherche historique sur la seconde guerre. Si elle devait à l'origine s'adresser au grand public, on doit bien admettre que leur tenue les réserve plutôt à des lecteurs plus spécialisés, très éloignés du mythique lecteur d'*Historia*. Enfin, elles permettent la sauvegarde d'un nombre important de témoignages. Malheureusement, il s'agit souvent de seconds couteaux ou de particuliers car les principaux acteurs belges du conflit sont morts depuis longtemps. Paradoxalement, outre les publications, c'est à la radio que l'histoire scientifique est la plus visible. Si la télévision s'inspire de leur travail, les historiens ne sont pas à l'antenne. La radio par contre recourt régulièrement à leurs services tant comme intervenants dans les séquences que comme invités aux débats. La philosophie de la radio qui a pour elle quatre fois plus de temps est différente de celle de la télévision car les sujets sont souvent plus fouillés et plus proches encore des préoccupations régionales supposées de ses auditeurs. D'autre part, l'idée de génie de la série est de consacrer 45 minutes mensuelles aux questions des spectateurs où, en plus de clarifier quelques points trop rapidement envisagés dans l'émission de télévision, peuvent s'exprimer témoins et historiens. Ici encore, Francis Balace joue un rôle important. Il est souvent l'historien intervenant pour des sujets politiques et militaires. Il est aussi l'invité de plus en plus présent dans les émissions mensuelles « à micro ouvert » où il assure « le show » souvent seul. Dans ces programmes, le studio de Mons y chatouille quelques points délicats de l'histoire belge, dégonfler quelques canards et être fort près de l'historiographie du moment par l'évocation explicite des publications.

Francis Balace est aussi depuis longtemps « consultant et participant à de nombreuses émissions rétrospectives, en direct ou à des débats télévisés ou radiophoniques sur des problèmes d'actualité »¹¹ avec une spécialité pour des sujets institutionnels et particulièrement liés à la monarchie¹². Depuis *Etre patriote*, il se fait aussi une spécialité de la participation aux débats télévisés parfois contradictoires tels ceux suivants *Réseau Comète*¹³ en 1980, *L'Ordre nouveau*¹⁴ en 1984, *la Libération de Liège et après*¹⁵ ou aux débats spéciaux liés à *Jours de guerre*¹⁶. Il est également « invité-expert » pour la Belgique d'au moins deux programmes de la série française *Histoire parallèle*¹⁷.

En définitive, la présence de ces historiens issus du monde universitaire belge, permet de répondre à la seule question importante à propos de l'historiographie télévisée : a-t-elle eu une influence sur l'historiographie scientifique générale ? La réponse est sans conteste positive au moins pour quatre aspects. D'abord, la télévision permet pendant plus de trente ans à deux générations d'historiens d'acquérir rapidement une notoriété que les publications scientifiques classiques auraient mise beaucoup plus de temps à leur faire atteindre. Ensuite, cette notoriété fait d'eux des personnalités avec qui il faut compter, voire des juges qui régulent la recherche historique sur la seconde guerre en Belgique par leurs participations de plus en plus automatiques aux différents Comités des débats¹⁸. De plus, si la télévision a pu ouvrir l'une ou l'autre piste de recherche en histoire contemporaine, ce sont les idées de ces historiens qui ont en fait été largement amplifiées par le média auquel ils collaboraient. C'est une évidence que beaucoup oublient, mais l'audience confidentielle d'une émission historique de télévision est toujours nettement supérieure à celle d'une publication scientifique. Enfin, et c'est là un des principaux apports de cette génération à l'histoire générale, en participant à ces programmes sur l'histoire contemporaine, elle permet l'extension du public traditionnel de l'histoire scientifique à une tranche de la population qui n'a pas habituellement accès à ses publications. En France, c'est *Historia* qui a joué ce rôle, chez nous c'est l'alliance réalisateur – journaliste – historien de la RTBF. Revers de la médaille, les sujets qui sortent de leurs champs d'investigation disparaissent de l'histoire télévisée, sont relégués à la *Télévision scolaire* ou aux approximations d'autres vedettes à la frange de l'histoire.

Au-delà de cette analyse, on peut aussi se demander si cette alliance objective entre télévision et historiens issus du monde scientifique n'a si bien marché que parce que les participants ont eu des affinités personnelles. Jacques Cogniaux par exemple a fédéré autour de lui des historiens dont il admirait la compétence tandis que ceux-ci appréciaient particulièrement l'homme, à l'image du choc que leur a causé sa mort. Ici, les contacts personnels et l'amitié entre pairs ont certainement joué un rôle important dans la mise en place de ce réseau d'influence culturelle. Il ne peut d'ailleurs pas en être autrement en Belgique.

Mais paradoxalement, si le couple journaliste - historien est indissolublement lié, quelques tensions peuvent aussi apparaître essentiellement autour de la question de la visibilité de l'un ou de l'autre à l'antenne.

Si les journalistes font parfois appel à la critique pour justifier des prises de position ou des méthodes non historiques, car la rigueur critique passe mal à la télévision, on est étonné lorsqu'on lit les lettres des spectateurs ou même les articles de presse de l'image brouillée que donne le journaliste ou le réalisateur de ses compétences historiques. Dès le *Journal de la Grande guerre* jusque *Jours de guerre* en passant par les « années Cogniaux », le public au sens large du terme assimile rapidement le journaliste à un historien. Il devient souvent pour lui leur référent historique. Le journaliste va d'ailleurs volontairement accentuer la tendance en se présentant directement comme un historien soucieux des règles absolues de la critique alors que c'est l'aspect spectaculaire des programmes qu'il développe, en phagocytant le travail de l'historien professionnel, en intervenant doctement à sa place dans les débats qui s'ouvrent dans la presse ou simplement en suscitant des publications qu'il signe.

Ceci dit, si cette attitude a pu donner quelques aigreurs à ceux qui voient leur travail tenu dans l'ombre, cette « stratégie du lichen » sert l'histoire du pays et même ceux qui étaient victimes de cette assimilation. Prenons le cas de José Gotovitch qui publie *L'An 40, la Belgique occupée*. C'est incontestablement un tournant dans l'historiographie contemporaine du pays qui assied la réputation de son auteur dans le milieu scientifique. Mais à part quelques passionnés, peu de gens ailleurs ont lu le livre. Or, même si l'essentiel de ses premières collaborations scientifiques à l'histoire télévisées est ignoré du grand public, José Gotovitch est un historien connu mais essentiellement par sa participation à des programmes comme *La Question royale, 44-84* ou par sa présence récurrente dans les grands débats des années septante – quatre-vingts. La participation de plus en plus régulière de Francis Balace aux programmes radio-télévisés lui permet, non seulement d'acquérir une notoriété publique qui sert ses recherches, mais aussi de pouvoir s'imposer parmi ses pairs, voire même faciliter une carrière universitaire. Un autre exemple profitable d'association historien – journaliste est celle qui unit Jean-Léon Charles et Philippe Dasnoy. C'est la notoriété du journaliste auréolée du succès de *Sous l'occupation* et de l'historien bien connu grâce à la télévision qui permet la publication d'archives brutes traduites sous le titre quelque peu racoleur de *Dossiers secrets de la police allemande en Belgique* et plus tard des *Secrétaires généraux face à l'occupant* encore plus aride. Nous doutons que sans le coup de pouce de la notoriété télévisée, les ouvrages se soient vendus aussi bien. Le rapprochement histoire télévisée – histoire scientifique est toujours une stratégie « gagnant- gagnant ».

Pour conclure, on a parfois l'impression d'une lutte d'influence entre les deux professions très largement émoussée par la coïncidence d'intérêt décrite plus haut. On peut la résumer dans quatre étapes. Jusqu'à la fin des années soixante, l'historien est visible comme témoin référant, tout en influençant les programmes par ses ouvrages publiés par ailleurs que le journaliste pille allègrement. C'est l'ère de l'Ecole royale militaire. Dans les années septante, l'historien se fait plus discret à l'antenne mais travaille directement pour le programme en établissant souvent les scénarios, les contacts et l'analyse des propos des témoins. C'est l'ère de l'Université libre de Bruxelles et le début de celle du Centre de recherche et d'études historique sur la seconde guerre. Dans les années quatre-vingts, l'historien revient à l'antenne, souvent comme caution critique dans les programmes classiques. C'est aussi un participant charismatique aux débats, tout en acquérant un pouvoir énorme mais discret en participant aux divers comités de contrôle qui se multiplient alors. Dans les années nonante, essentiellement à cause de *Jours de guerre* et à l'exception de la radio, il disparaît de l'antenne dans les épisodes classiques pour être réservé aux débats et émissions spéciales. Par contre, l'historiographie générale est à la base de programmes qui pillent allègrement la production des universitaires, étudiants compris. S'il est clair que l'historien disparaît de l'antenne, pour *Jours de guerre*, la série paroxysmique qui clôture pourtant l'ère de l'école belge du documentaire télévisé, son influence « cachée » est plus importante que jamais.

Notes

¹ Dossiers de l'après-guerre (les): Emission radio du Centre de production de Bruxelles, de Georges Wielemans, produit par Dina Doms, financé par la SNCI et diffusée les lundis à partir du 5 février 1973 en deux parties : d'abord une première partie (1230-1300) avec les principaux interlocuteurs souvent en direct puis l'émission proprement dite après le *Journal parlé* du soir (1920-2100 ou 2115) l'émission proprement dite en public et en direct des studios de la Place Flagey avec témoins, spécialistes et public pouvant éventuellement poser des questions - Les émissions sont préparé avec l'aide du CREHSGM (José Gotovitch et Jean Van Welkenhuysen), du CRISP (Jules Gérard-Libois), de l'ULB (Jean Stengers et Guy Spitaels comme conseiller pour les affaires économiques et sociales), présentée par Pierre Devos et Nicole Cauchie – Ils devaient faire le point sur « les grands évènements qui ont marqué en Belgique la période 1945-1961 » en suivant six grands thèmes devant être traité en une série d'une demi-douzaine d'émissions : *La Construction européenne* ou a priori plus délicats comme *La Question Scolaire* ou *La Décolonisation*. *La Belgique dans la construction européenne* est produit par le Centre de production de Bruxelles, animé par France Hardoux et Etienne Charles Dayez. Enfin, *La Décolonisation* clôture les *Dossiers de l'après-guerre*. Les programmes sur *La Question royale* sont supprimés. Après *Les Dossiers de l'après guerre*, Georges Wielemans ne lâche pas la bonne idée d'une « émission qui marche toute seule » essentiellement grâce au talent ou à la réputation plus ou moins sulfureuse des invités. Pour ses nouveaux Grands dossiers, il produit *L'exode, Albert 1^{er}* (avril 1975), l'opportuniste *Les Pères de la Révolution* (octobre 1980) puis le plus intéressant *La Seconde guerre mondiale à travers l'opinion publique [francophone]*. *La Seconde guerre mondiale à travers l'opinion publique* (Troisième programme radio à partir de février 1980 - les dimanche matin à 1030) reprend pour moitié la formule traditionnelle des débats des *Dossiers de l'après-guerre* (chaque thème est décliné en deux parties : montage de documents ou témoignages et débat habituel aux *Grands dossiers*). Présentés par Georges Wielemans sur une idée de Jean Stengers qui assure avec Jean Van Welkenhuysen la supervision scientifique de la série, chaque émission et chaque thème sont placés « sous la responsabilité scientifique d'un expert de la question » belges (souvent Francis Balace ou José Gotovitch) ou éventuellement Suisse ou Canadien

² un « magazine de soirée traitant de quelques grands thèmes de la société du dernier quart du vingtième siècle » - 11/11/75 (2115-2300) réalisé par Daniel Vos, présenté par Christian Druitte. Trois personnalités (Ernest Glinne : député PS de Courcelles, Van den Abeelen : FEB, Régibeau : comité de liaison des prisonniers de guerre) donnent à l'aide d'un film de dix minutes « leur conception de l'évolution du patriotisme depuis 1900 ». Ensuite, trois historiens (Hervé Hasquin : historien ULB, Francis Balace : historien ULg, Jean-Léon Charles : historien Ecole royale militaire) sont « chargé de rectifier les erreurs ou omissions qui auraient pu être commises ». Enfin, une dizaine de personnes « représentants différentes tendances politiques et philosophiques » posent des questions aux témoins.

³ Charles Rogier : du tribun à l'homme d'Etat (ou *Charles Rogier 1800-1885*) : Portrait belge (RTBF1 - 4/10/81 - 40') (coproduction RTBF-CPB - Comité de l'Exposition Charles Rogier) réalisé par Jacques Cogniaux sur un scénario et une présentation de Francis Balace. Image de François Segura. Montage de Ludo Verbruggen. Scripte : Ariane Brunfaut – Réalisé à l'occasion de l'exposition *Charles Rogier : 1800-1885* au Centre Rogier (21/10-28/11/81), le portrait, un exposé chronologique du professeur Balace entrecoupé d'images d'archives « commentées en voix off par un comédiens » (André Lenaert), est l'occasion d'une association originale : à la RTBF les frais de la réalisation, au Comité le reste et particulièrement les archives

⁴ Belges dans la victoire (les) (ou *L'Armée belge de 1944*) : Documentaire belge de Luc Rivet et Yvan Sevenans (RTBF - 46'). Contenu : Evocation de la libération avec des images de la Brigade Piron, le gouvernement belge à Londres, l'armée belge en Grande-Bretagne, la marine marchande et son rôle dans l'Atlantique nord, le corps expéditionnaire du Congo, les parachutistes belges des SAS, les belges de la RAF, la Brigade Piron et son histoire du mois de juin à « la frontière hollandaise », la réorganisation de l'armée belge des Bataillons de fusiliers aux Brigades d'Irlande, les démineurs.

⁵ *Souvenirs belges de la guerre d'Espagne* : Evocation belge (RTBF1 - 11/11/86 – 66') réalisé par Jacques Cogniaux conseillé par José Gotovitch en complément à la série Granada *La Guerre civile d'Espagne* – Une évocation réalisée à l'aide d'image contemporaine d'une cérémonie d'hommage à la guerre d'Espagne (octobre 1986), de coupures de presse, de photographies, de rares images d'archives, d'interventions d'historiens et de nombreuses interviews de témoins. Il prévoit trois émissions : le rôle des femmes belges dans les Brigades internationales en particulier dans le service sanitaire, le rôle d'anciens militaires belges qui ont apporté une instruction militaire aux Brigades et l'itinéraire des enfants républicains, placés dans des familles belges. Mais Jacques Cogniaux qui n'a pas digéré le « coup » de *La Bataille des Ardennes* (« La Question que je me pose : y a-t-il matière à trois fois 50 minutes sur ce sujet. Je crains que l'intérêt du public ne soit pas aussi grand que pour La Bataille d'Ardenne ») fait pression sur Georges Konen pour que l'émission, si elle a lieu, « le soit en collaboration avec l'équipe histoire du Centre de production de Bruxelles ». Pas par ambition personnelle bien sûr mais « afin que l'opération Guerre d'Espagne ait une certaine cohérence ». Il reprend l'idée et Marie-Paule Eskenasny disparaît

⁶ *Risquons-tout* : Jeu historique belge de circonstance où s'affrontent deux candidats répondant à des questions sur l'histoire de Belgique et du Congo de 1830 à 1980, introduites par des séquences historiques composée de montage d'archives ou de reconstitutions - Produit par la RTBF-Charleroi, il « s'inscrit dans la programmation prévue à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de la Belgique ». Réalisé par Robert Lombaerts (première saison), Robert Mayence (deuxième saison) et Jacques Van Der Heyden (troisième et quatrième saison) ; présenté par Christian Druitte (trois premières saisons), Frédéric Borsu quatrième et cinquième saison) et Bernard Balteau (sixième saison) – Francis Balace assure la rédaction des questions et l'arbitrage durant les six saisons de Francis Balace - Récompensé de l'Antenne de cristal le 18 décembre 1981, ce qui permet à Christian Druitte une étonnante poussée de modestie lucide : « Je présente l'émission mais je veux surtout insister sur le travail de toute une équipe. Je pense à Jacques Vanderheyden et à monsieur Balace chargé de cours à l'Université de Liège et qui a réalisé de 100 à 150 dossiers. Moi je n'ai plus rien à faire » (*En public et devant les caméras. La remise des Antennes de cristal dans Le Point d'interrogation*, Bruxelles, RTBF, janvier 1982, n° 116, p. 10). *Cap 60* est le dernier avatar d'une série moribonde proposé pendant la saison 1984-1985 par une RTBF qui a difficile à lâcher une idée qui a marché mais qui a « pris un coup de vieux ». Réalisé par Robert Mayence et Lombaerts, présenté par Bernard Balteau et Véronique Lagrange puis René Philippe Dawant, le jeu n'est intéressant que par les inserts filmés.

⁷ *Ordre nouveau* (I') : Série documentaire belge (BRT – 1982) sur la tentation autoritaire en Belgique dans les années 30 et au début de la Seconde guerre. Recherche et réalisation de Maurice De Wilde et Etienne Verhoeyen, réalisation d'Hans Eeckels, présentation de Maurice De Wilde. Adaptée en français par Jacques Cogniaux et Maurice De Wilde lui-même. La diffusion sur la BRT est suivie de débats à la radio. La diffusion sur la RTB est suivie de débats télévisés animé par Pierre Devos (et Jacqueline Simon pour l'UTMI) - Grand prix Léon Thoorens décerné par l'Union des critiques de Radiotélévision 1984 – Audience moyenne de 450000 téléspectateurs avec un exceptionnel 900000 lors de la première émission où apparaissait Degrelle.

⁸ *Collaboration* (la) : Série documentaire belge (BRT) qui fait partie d'une plus vaste fresque en quatre parties : *De Verdachten/Les Suspects* (4 épisodes), *Politieke Kollaboratie/La Collaboration* (9 épisodes), *Jeugtkollaboratie/La Collaboration des jeunes* (4 épisodes) et *Quarante ans après*, un épisode-débat sur la signification et les conséquences de la collaboration pour le mouvement flamand - *Politieke collaboratie* est réalisée par Hans Eeckels sur un scénario et des recherches de Maurice De Wilde et Etienne Verhoeyen, recherche films de Philippe Van Meerbeeck, recherche photo de Rémonde Panis. Débats présenté par Roland Van Opbroeke. Dans la suite logique de l'Ordre nouveau, la série est patronnée par un Comité scientifique composé des professeurs Adriaan Verhulst, Jean-Léon Charles, J. Craeybeckx, R. De Schryver, E. Scholliers, K. Van Isaker et L. Wils - La décision francophone de reprendre *La Collaboration* est arrêtée en 1984 dans la foulée du succès de l'adaptation de *L'ordre nouveau*. Le précédent de *L'Ordre nouveau* influence la forme des diffusions : sur la BRT les débats radios sont remplacés par cinq débats et d'un débat final à la télévision et sur Télé 2 on reprend la formule de neuf débats et d'un débat final récapitulatif entre experts avec questions du public qui avait déjà bien marché quelques mois plus tôt – L'audience est confidentielle – Le Comité scientifique

de préparation des débats est composé de Francis Balace, Pierre De Vos, José Gotovitch, Hervé Hasquin, Jean Stengers, William Ugeux, Adriaan Verhulst, [Jacques Cogniaux] et Robert Wangermée (avec parfois Jean-Jacques Jaspers, Mme Glansdorff, Jacques Wynants).

⁹ *Léon Degrelle. Face et revers* : Série documentaire belge de Pierre Desaiève et Jacques Cogniaux. Conseils historiques pour le questionnaire préalable : José Gotovitch [et Jules Gérard-Libois], intervention des historiens Francis Balace et Albert De Jonghe. Curieusement, Jean-Jacques Jaspers dans son curriculum écrit sous le titre « *Reportages non diffusés* » « adaptation de la série *Léon Degrelle* avec Jacques Cogniaux (une autre version a été diffusée) » mais c'est la seule mention de sa participation à quelque étape que ce soit du programme - Ce n'est d'ailleurs pas la première tentative de diffuser une interview de Léon Degrelle à la télévision. En 1976 déjà, Jean-Michel Charlier rencontre le chef de Rex pour son programme *Les Dossiers noirs* - Cette version n'est en fait que le remontage en trois parties suivi de débats, de l'interview du leader rexiste mise au placard en 1977-1978 - Les premiers contacts avec Degrelle sont organisés par Roger De Goy et Jean Vermeire en mai 1977, les négociations ont lieu de juin à novembre 1977 et les interviews à Madrid en décembre 1977. Le reste n'est que technique : montage à Charleroi (du 21 août 1978 au 1^{er} septembre 1978), recherche de documents photographiques à la Bibliothèque royale (les 5 et 6 septembre 1978 et du 21 au 29 août 1978), prise de vue studio des historiens intervenants (2 octobre 1978), montage des documents photographiques (du 10 au 14 octobre 1978), montage des documents sonores (du 16 au 23 octobre 1978). Des visions préalables de la première version réunissant Michel Franssen, Philippe Dasnoy, Jacques Cogniaux, Georges Konen, Jacqueline Simon, Maître Roger Lallemand, Paul MG Levy et Luc Somerhausen ont lieu le 2 février 1979 et le 7 mars 1979 à la RTBF - Le futur projet « avorté » qui donnera *Degrelle face et revers*, s'inscrit dans un projet beaucoup plus vaste sur la collaboration.

¹⁰ *Jours de guerre* : Titre commun d'une série documentaire belge en diffusion mixte télévisée (RTBF1 - 61 épisodes pour la série proprement dite - 29/6/90-7/8/95 - production du Centre de Charleroi) et radiodiffusée (Première - 262 épisodes - 28/4/90-27/5/95 - production du Centre de Mons) - On trouve sous le titre générique de *Jours de guerre*, une série de programmes produits par la même équipe mais souvent fort différents dans leur forme : La série commence par *Jours de sursis*, quatre émissions introductives qui « plantent le décor de 1939 quelques mois avant le déclenchement de la guerre », *10 mai 1940* qui retrace les « péripéties militaires, politiques, sociales et les épisodes vécus par les simples citoyens », *La Campagne des 18 jours* une émission quotidienne de 20 minutes suivant le *Journal télévisé*. Elle présente les événements du 10 au 28 mai 1940 chronologiquement mais avec aussi des séquences thématiques et *Jours de guerre* proprement dite qui prend le relais pour quatre ans est suivie pendant quelques mois d'un film de guerre en rapport avec l'année étudiée. Pour l'essentiel, la RTBF concentre ses efforts « évocatoire » sur la série *Jours de guerre*. Paradoxalement, si elle ne peut exister sans les célébrations du cinquantième, elle n'est pas, à quelques exceptions près, commémorative même si elle suit la chronologie des événements. Jacques Cogniaux est au centre du projet initial en rappelant le précédent de *1914-1918. Le Journal de la Grande guerre*. Après sa mort, l'équipe de base est composée de Jean-Jacques Jaspers (secrétaire de rédaction - présentation), Daniel Vos (producteur), Marc Preyat (journaliste), Yvan Sevenans (journaliste), Monika Wachter (responsable de rubrique), Michel Mees (réalisateur), Claire Fievez (réalisateur), Bill Binnemans (réalisateur), Jean-Louis Martin (chef monteur), Anitta Bucella (secrétaire), Anne Fontaine (recherches historiques), Christine Somerhausen (recherches historiques) et Christian Vandelois (documentaliste). A laquelle s'ajoute pour la saison 1990-1991 : Robert Louis (journaliste), Yves Crasson et Jean-Emile Caudron (réalisateurs). On peut considérer que l'actrice Christine Smeysters assure également un rôle de présentation en assurant les séquences vie quotidienne et que les journalistes assurent dans la majorité des cas la présentation de leur séquence par l'intermédiaire d'une « voix off » - *Jours de libération* en direct en plus des habituels *Jours de guerre*, renforcés par une action radio exceptionnelle en partie prise en charge par l'équipe de Mons - La série spéciale *Ardennes 44* d'Yvan Sevenans, réalisé par Michel Mees, tient beaucoup à l'art d'accommoder les restes de *44-84. La Bataille des Ardennes* - En plus d'évoquer la *Campagne des 18 jours* dans le *Journal parlé* la radio propose dès le 5 mai 1990 un autre *Jours de guerre* hebdomadaire, composé de trois émissions chrono-thématiques et d'un débat par mois suivant l'émission télévisée - Coproduction RTBF-Charleroi - RTBF-Mons (en fait de coproduction, on peut parler simplement de Production RTBF-Mons car le rôle de Charleroi ne con-

siste qu'à fournir la copie audio et les transcriptions des interviews) – Equipe : Alain Audin (secrétaire de rédaction et présentation), Marianne Périlleux (présentation), Victoria Frenza (secrétaire de production), France Ardoux (rédaction), Vincent Brauch (documentaliste), Denis Collard (mise en onde), illustration musicale de Françoise Lempereur, Marianne Klaric, Nicols Dor (jusqu'à sa mort le 20/6/90), Gérard Noël – On trouve aussi Georges Wielemans comme « conseiller » (sans doute pour ses programmes antérieurs comme *Les Grands dossiers* mais ne semble avoir joué aucun rôle dans le programme), le CREHSGM et la Médiathèque comme « institutions ressources » et Francis Balace comme « conseiller informel ».

¹¹ *Curriculum vitae de Francis Balace* (avril 2009), p. 16

¹² Décès du Roi Baudouin en 1993 (RTBF et RTL-TVI), mariage princier en 1999 (RTBF, RTL-TVI, FR3, BBC), naissance de la princesse Élisabeth en 2001 (RTBF, RTL-TVI), centième anniversaire de la Reine Mère et ses funérailles (2001-2002), mariage princier des Pays-Bas (2002), intronisation du Grand-duc de Luxembourg (2000), centième anniversaire de la naissance du Roi Léopold III (RTBF 2001)

* *Curriculum vitae de Francis Balace* (avril 2009), p. 16

¹³ RTBF1 (30/9/80 - 2125-2220)

¹⁴ Débat après *Jusqu'au bout* (25/5/84) sur l'attitude du Roi et *L'importance du deuxième mariage royal* dans la future question royale et après *La Grande Muette* (25/10/84) sur *La Situation linguistique à l'armée*

¹⁵ RTC Liège (10/11/84)

¹⁶ Débat final après la *Campagne des 18 jours* (28/5/90), débat *Résister pourquoi comment* après l'émission mensuelle de mai 1992 (29/5/92), débat en direct de la Grand place dans *Jours de libération* (3/9/94), débat *Où se situe la Belgique* et *La Belgique politique* dans *Spécial 8 mai 45* en direct de l'exposition *J'avais 20 ans en 1945* (8/5/95)

¹⁷ 5/6/90 et 17/9/94

¹⁸ Suivant *l'Ordre nouveau* (1984) ou *La Collaboration* (1985)